

La «négativité sans emploi»

IGNAAS DEVISCH¹ Université de Gand

RÉSUMÉ: Il y a plus de quinze ans, Jean-Luc Nancy a publié La communauté désœuvrée. Les clefs pour comprendre l'enjeu de cette question communautaire, ce sont la «négativité sans emploi» de Bataille et ce que Blanchot a nommé le «désœuvrement». Chaque fois qu'on parle dans notre culture d'une crise de notre socialité fragmentée, on peut constater qu'en-dessous de cette plainte se trouve un schéma dialectique : la communauté originaires a été perdue mais à la fin elle peut être reconstituée complètement. L'objectif de Nancy, c'est d'échapper à cette dialectique, parce que ce n'est que devant la disparition de tout fondement onto-théo-logique que la question de la communauté puisse vraiment être posée : se mettre en quête de ce que nous sommes, sans qu'un Dieu ou un chef doive s'en occuper. Pour le moment, cette question est encore captive de la logique métaphysique de l'immanentisme. C'est la logique d'une humanité qui prétend fonder sa propre communauté comme une oeuvre, comme un ouvrage à fabriquer et à achever, et par lequel on reste captif de l'immanence de sa propre existence. C'est une logique à défaire.

ABSTRACT: More than fifteen years ago, Jean-Luc Nancy published The inoperative community. The key to understanding the issue of the question of community was Bataille's concept of "negativity without use" and Blanchot's "idleness". Whenever one speaks, in our culture, of a crisis of our fragmented sociality, one can notice an underlying dialectic scheme: the original community was lost, but in the end, it can be completely rebuilt. Nancy's objective is to escape this dialectic, for the question of community can properly be raised only once the onto-theological foundations have been relinquished. One may seek to discover who we are without having to rely on a god or a leader. For the moment, this question is trapped in the logic of immanence. It is the logic of a humanity which claims to establish its own community as a piece of work, to be put together and completed, thus remaining imprisoned in the immanence of one's own existence. This logic must be undone.

Notre siècle philosophique a fait de la finitude l'affaire de la pensée. Certes, les prédécesseurs ne l'ont pas ignorée. Mais c'est notre siècle qui en a fait son affaire, c'est-à-dire non seulement l'objet insigne de la pensée, mais bien ce qui oblige la pensée. En tant que parlants ou

pensants (nous savons maintenant que c'est le même), la finitude nous oblige. Elle est notre devoir. Peut-être est-elle le seul impératif qui nous reste.

Bernard Baas

Un «sujet» ne peut faire monde — faire sens — s'il ne peut s'exposer au monde de tous les mondes monadiques, à la mondialité comme telle. Cet accès ne peut avoir lieu par la seule vérité. Il y faut un pas de plus — le pas hors de l'analyse, le pas de l'analyse elle-même hors d'elle-même.

Jean-Luc Nancy

Échapper à la dialectique

Peut-on vraiment échapper à la dialectique? Et pourquoi encore s'en occuper si nous nous trouvons à la fin du vingtième siècle? Hegel est mort depuis longtemps, Marx aussi. Les deux, vieux et usés, enterrés et avec eux la dialectique. N'est-ce pas?

Voilà une question qui a tourmenté la philosophie du vingtième siècle et qui tourmente encore beaucoup de penseurs: Bataille, Lacan, Derrida, Lévinas, Nancy. Le dernier, Jean-Luc Nancy, introduit un peu abruptement son propos «sous une indication générale» dans une note en bas d'une des pages de son texte *La communauté désœuvrée*: «il y a deux façons d'échapper à la dialectique (c'est-à-dire à la médiation dans la totalité), soit en s'y dérochant dans l'immanence, soit en ouvrant sa négativité jusqu'à la rendre «sans emploi» (comme le dit Bataille). Dans ce dernier cas, il n'y a pas d'immanence de la négativité: «il y a» l'extase, aussi bien du savoir que de l'histoire et de la communauté»².

Nancy ne revient jamais dans son article (ni dans d'autres articles) sur cette note pourtant bien pertinente et fascinante. Elle est ici le point de départ pour comprendre ce qui est l'enjeu de la question «communautaire» chez Nancy, la «question de la communauté» qu'il développe en première instance dans *La communauté désœuvrée* mais aussi dans d'autres textes. Selon Nancy, cette question politique n'est pas le privilège de la philosophie. La dimension de la communauté est aussi une affaire pour la psychanalyse. En tant que nous sommes des «parlêtres», nous nous trouvons toujours en pluriel. Toujours «il faut plusieurs parlants, et qu'ils se nouent. Mais une affaire de vocabulaire, de choix, de mots et donc d'images et d'affects, c'est une affaire politique»³. Si Nancy a raison, la dimension communautaire ou politique de la philosophie n'est dans ce cas pas différente de l'affaire de la psychanalyse. Il ne nous faut donc qu'une question pour que les deux affaires ou leur enjeu politique, soient maniées: la question de la communauté. Si nous

voulons bien examiner cette question chez Nancy, une bonne compréhension de sa note dans *La communauté désœuvrée* est indispensable.

Il y a plus de quinze ans, Nancy a publié son texte déjà bien connu sur Georges Bataille. Dans *La communauté désœuvrée*, il ne «pense» pas seulement Bataille mais révèle aussi qu'il est captivé par une problématique spécifique: la question de la communauté. Ou plus exactement: le désœuvrement de la communauté. Depuis lors cette thématique a acquis *une* sinon *la* place centrale dans son «oeuvre»⁴. Dans ce contexte Nancy a formulé cette remarque concernant «la négativité sans emploi». Et en premier lieu on ne peut qu'affirmer que sa remarque («sous une indication générale») est effectivement générale et doit donc être spécifiée. Le dessein de mon article n'est pourtant pas l'éclaircissement du projet philosophique de Nancy, s'il y en a un bien entendu. J'ai la brutalité impudente de me borner ici à un seul concept: la «négativité sans emploi». C'est surtout cette «négativité sans emploi» qui pourrait être la clef pour comprendre l'enjeu de la question communautaire dans cette note de Nancy et donc dans son (dés)oeuvre(ment). Il est pourtant clair que Nancy situe l'événement de la communauté «dans ce que Blanchot a nommé le désœuvrement», comme il dit lui-même. La communauté a lieu «en deçà ou au-delà de l'oeuvre, cela qui se retire de l'oeuvre, cela qui n'a plus à faire ni avec la production, ni avec l'achèvement, mais qui rencontre l'interruption, la fragmentation, le suspens. La communauté est faite de l'interruption des singularités, ou du suspens que *sont* les êtres singuliers»⁵.

«Désœuvrement» et «négativité sans emploi»; comment faut-il les entendre? La difficulté pour traduire la notion «désœuvrement» — en anglais («idleness», «inoperative», «inoperable», «undoing», «uneventfulness», «unworking», «worklessness»), en allemand («Undarstellbarkeit») ou en néerlandais («onttakeling», «werkeloosheid», «ontwerking») — montre déjà la confusion autour de ce concept. Cela montre aussi l'entrelacement avec la «négativité sans emploi», qui renferme plus qu'un rapport linguistique.⁶ Le noeud de la question du désœuvrement ou du rendre sans emploi est bien sûr l'entrelacement entre l'oeuvre et quelque chose qui dérange cette oeuvre ou quelque chose qui résiste à l'achèvement de cette oeuvre.⁷ Pour Nancy «désœuvrement» et «négativité sans emploi» n'impliquent pas une simple négativité ou un vide, une pure absence (pas d'identité, pas de rapports, etc). Il y a quelque chose qui se retire dans l'oeuvre (désœuvrement) ou dans le renversement de la négativité hégélienne en positivité universelle (négativité sans emploi). Selon la pensée nancienne de la communauté, il faut une résistance à l'immanence («l'identité infinie accomplie d'une communauté»)⁸.

À supposer que Nancy veuille (a)réaliser avec «son» concept de désœuvrement (M. Blanchot), est analogue à ce qu'il vise avec la «négativité sans emploi» (G. Bataille), que vise-t-il vraiment avec les deux concepts? Ce

sera ma question.⁹ J'essaie de l'expliquer, à partir d'une lettre de Bataille à Kojève (décembre 1937). Finalement on peut reprendre par la question du désœuvrement de la communauté de Nancy.

Lettre à X.

Si en effet l'affaire de notre siècle philosophique est, comme le dit Bernard Baas, la finitude (voir l'épigraphie), elle doit peut être encore être faite. C'est-à-dire, elle est encore à faire sur des niveaux encore irréfléchis. La philosophie s'est déjà longuement arrêtée à la «finitude du sujet» mais pas assez à la finitude d'un «grand Sujet», pas au fait qu'un «parlêtre» se trouve toujours déjà dans un pluriel, dans un être-avec. La finitude de la communauté est une affaire de pensée qui est encore à faire. Pas seulement la *finitude* mais aussi et surtout, la *primauté* de la communauté.

Dans toute cette affaire (qui est à faire) le nom de Hegel a été présent de manière explicite. Dans «notre» siècle philosophique formuler des réserves contre «la totalité hégélienne» était et est encore à la mode. «Hegel» évoque des concepts comme totalité, infinité, système, fermeture ou clôture, mêmeté, etc. Les penseurs contemporains ne se hâtent-ils pas souvent de formuler des réserves par rapport à Hegel: finitude, manque, trou, logocentrisme, négativité sans emploi, différence, différencé, désœuvrement, Autrui, etc.? C'est peut-être cette «affaire de la finitude» qui explique pourquoi la pensée contemporaine est plutôt marquée comme «sans issue», «sans emploi», ou comme «négative» en général? On y voit «une destruction ou une frustration d'identité, et de la possibilité d'identifier quoi que ce soit». Comme si la négativité ou la différence était opposée à l'identité: «C'est méconnaître que la différence ne s'oppose pas à l'identité: elle la rend possible, et en inscrivant cette possibilité au cœur de l'identité elle l'expose à ceci, que son sens ne peut pas lui être identique»¹⁰.

Désigner Hegel comme le penseur de la totalité est sans doute un peu gratuit, voire erroné.¹¹ Hegel, c'est surtout la puissance du négatif, la «ungeheure Macht des Negativen». «Hegel» ne peut par conséquent pas gratuitement fonctionner comme synonyme pour «totalité» ou «penseur totalitaire». Nancy en est bien convaincu.¹² Toutefois — on le verra — l'horizon dans lequel Nancy situe la problématique de d'une communauté immanente et donc de la clôture de la communauté, est bien un horizon dialectique et donc l'horizon d'un «Hegel canonique». Étant donné que chez Nancy l'immanence («s'y déroband dans l'immanence») a le trait tellement totalitaire — c'est son concept pour indiquer ce qu'est le totalitarisme: une communion suicidaire —, l'immanentisme n'est pas un but vers lequel on tend.¹³

Il y a bien sûr «le système hégélien» («la vérité est totale ou n'est rien»¹⁴), système aperçu comme clos parce que culminant dans un savoir absolu. Néanmoins, c'est avant tout la négativité qui se trouve au premier plan, pour que ce procès de prise de conscience ait lieu et que «le système hégélien» puisse se refermer. Chez Hegel, l'histoire se sait soutenue par la logique dialectique de la négativité où tout est constamment opposé à tout. Ainsi la réalité est à l'ouvrage: la puissance prodigieuse du négatif se montre comme son moteur, comme son timonier du procès de devenir conscient de soi. Mais à la fin de l'histoire, devenue consciente de soi, la négativité ne doit plus se perdre dans l'autre que soi-même. Ainsi elle pourra se reconnaître dans cet autre. Elle ne devra plus «faire oeuvre» (faire histoire). À la fin de l'histoire, la conscience de soi absolue ne devra plus faire histoire.¹⁵

La négativité est devenue consciente d'elle-même dans la pensée de Hegel et par conséquent, elle est achevée dans cette pensée. La négativité ne doit plus s'engager dans des actes. Elle est devenue «sans emploi». C'est dans ce contexte que Bataille pose la question dans sa lettre à X.: «Si l'action (le «faire») est — comme dit Hegel la négativité, la question se pose alors de savoir si la négativité de qui n'a «plus rien à faire» disparaît ou subsiste à l'état de «négativité sans emploi»: personnellement, je ne puis décider que dans un sens, étant moi-même exactement cette «négativité sans emploi» (je ne pourrais me définir de façon plus précise)¹⁶.

Voilà les mots de Bataille dans sa lettre à Kojève (X.). Cette lettre fait partie des «collèges de sociologie»¹⁷ — collèges dans lesquels la communauté est un des objets de méditation, ou mieux, une des expériences par excellence. Dans ce contexte Bataille explique ses réserves contre «la puissance du négatif» dans la logique hégélienne. Ou plus exactement, ses réserves contre l'instant où chez Hegel le négatif se renverse en positif universel, concernant donc la thèse de la fin de l'histoire de Hegel. C'est l'instant où la structure dialectique de la réalité est devenue transparente dans la pensée de Hegel lui-même. C'est le moment où l'histoire se sait finie dans sa pensée. Il n'y aura plus de «faits» après le savoir absolu: tout ce qui arrive est toujours déjà compris par le savoir absolu. Ce savoir sait la vérité logique des «faits». La remarque de Bataille concerne donc ce moment chez Hegel où à la fin de l'histoire de la réalité, la négativité est renversée en positivité universelle et où elle n'a *plus rien à faire*. Devenue l'esprit transparent absolu, elle se trouve dans le repos d'un «dimanche interminable».

La «réponse hégélienne» de Bataille est aussi clairvoyante que sa question: s'il n'y a dans l'histoire rien qui puisse être perdu parce que chaque «moment» est toujours conservé dans l'*Aufhebung*, il y va aussi de la négativité en tant que telle. Dès qu'elle a accompli son «oeuvre», elle se maintient comme négativité dans l'universel. Plus exactement: la négativité en tant que telle reste extérieure à l'universel transparent. Cette négativité se

montre dans l'existence singulière de chaque conscience, par exemple celle de Bataille. Quand Bataille dit que sa vie «à elle seule constitue la réfutation du système fermé de Hegel»¹⁸, il veut indiquer: la négativité comme singularité, comme chaque existence singulière résiste au système hégélien, justement à la suite de son caractère négatif. La négativité brise le système hégélien, elle lui inflige une blessure, ou elle tient ouverte cette blessure. Elle reste récalcitrante au monde universel et transparent.

Hegel lui-même — comme existence singulière — reste donc extérieur au système hégélien et défait lui-même son système. Pourtant il n'a pas pensé cette extériorité. Ou, interprété en termes derridiens, il n'a pas suffisamment pensé le point où il s'inscrit lui-même dans l'esprit universel, un point tellement extérieur. Ou encore, en termes lacaniens, il a «refoulé» la négativité insurmontable de sa position singulière au moment où il a pénétré dans l'esprit universel. C'est le moment où Hegel pensait la réalité comme achevée, comme enfermée en elle-même. Hegel a sauté dans l'abîme du négatif mais dans ce saut, il a refoulé son point insurmontablement extérieur. En dernière instance, la négativité doit admettre qu'elle puisse enfermer tout dans sa négativité, sauf elle-même.

Conclusion: la singularité d'une existence disloque le «système hégélien», système ici compris comme totalité. Ainsi Bataille, comme être singulier, peut prononcer quelques «réserves hégéliennes» contre Hegel. Autrement dit: la négativité «sans emploi» est un concept qui est capable de disloquer ou désœuvrer une entité (individu, totalité), enfermée en elle-même. À elle seule la singularité d'une existence peut défaire ces entités. À part de cette lecture de Hegel, Bataille a en fait «déconstruit» le système hégélien. Il a montré que l'instance qui a fondé la positivité universelle — la négativité comme moteur de la réalité — est la même que celle qui défait la positivité. La «présence» est de là devenue impossible. L'instance qui *construit* est également l'instance qui *déconstruit*. Il reste une extériorité, précisément le point d'inscription, le moment de «l'écriture» dans le système hégélien. Hegel n'a pas suffisamment pensé son point où il s'inscrit lui-même dans l'esprit universel, un point tellement extérieur. Bataille a ainsi montré que la «négativité sans emploi» est un concept qui déconstruit l'oeuvre infinie de Hegel. Il a bien indiqué que mettre son espoir philosophique en une présence infinie, reste dans le cas hégélien irréalisé ou aréalisé. Pour un sujet fini, la différence est irrelevable et l'immédiateté est toujours déjà hors d'atteinte.

Mais est-ce que la «négativité sans emploi» est également utilisable pour penser la communauté? Selon Nancy il peut l'être. Contrairement à Bataille, il accentue le fait que la singularité n'existe que dans un pluriel.¹⁹ Chaque *Dasein* est toujours déjà un *Mitsein*. Et le «mit» n'est pas un prédicat du «sein» ou «Dasein». Il les constitue essentiellement. Un singulier n'existe qu'au pluriel. C'est ce que Heidegger a déjà formulé, mais Nancy radicalise

encore le *Mitsein* de Heidegger en lui donnant un statut primordial et en se défaisant des dénnotations comme le destin d'un peuple. Si donc la négativité sans emploi pourrait être utilisable à la question de la communauté, elle doit être pensée comme un point, comme une instance qui résiste à l'immanence de la communauté et qui peut désœuvrer la communauté ou la rendre sans emploi (selon Nancy, Bataille lui-même reste encore trop attaché à la communauté comme fusion). La communauté *désœuvrée* donc? Désœuvrer, mais de quelle «oeuvre» s'agit-il?

La communauté...

En ce qui concerne la question de la communauté, les années 1930 façonnent pour Jean-Luc Nancy le point de départ. Ces années, c'est avant tout le totalitarisme et en fait l'horizon du temps de Georges Bataille. Le totalitarisme — comme système immanent de la politique — n'est pas souhaitable, ni pour Bataille, ni pour Nancy. Il s'agit ici de cette oeuvre politique. D'après Nancy, cette problématique communautaire est d'abord une problématique métaphysique, ici compris comme l'horizon d'une certaine clôture. C'est l'aspiration à cette clôture que Nancy nomme — on le verra — l'immanentisme. Si nous voulons penser la communauté dans sa modernité philosophique — *hic et nunc* -, il faut comprendre qu'il y a en premier ressort une oeuvre métaphysique à désœuvrer.²⁰ Quelle que soit la problématique philosophique (communauté, liberté, souveraineté, etc), comprendre le *hic et nunc* exige selon Nancy toujours une bonne compréhension de la clôture métaphysique. C'est une partie de son plaidoyer dans «L'oubli de la philosophie»: depuis Kant par exemple, ou depuis Descartes, quelque chose est arrivé à l'histoire de la pensée. Quelque chose dont il faut se rendre compte dans une pensée contemporaine. Néanmoins, il y a l'oubli d'une certaine pensée contemporaine qui ne recule pas à «mettre entre parenthèses rien moins que les deux siècles qui nous séparent de Kant afin de proclamer le retour d'une certaine Raison- critique, éthique, juridique, régulatrice, et humaniste — dont la pureté et la nécessité sont censées n'avoir pratiquement pas été touchées par les pensées de la dialectique, de l'histoire, de l'économie, ni par les pensées de l'angoisse, de la lettre, du corps, ni surtout par cette pensée de soi (réflexion, mise en question, radicalisation, généalogie, dépassement, destruction, déconstruction, etc.). où la philosophie s'était engagée (c'est-à-dire, nous explique-t-on, fourvoyée) depuis Kant»²¹.

Ce plaidoyer pour une «pensée historique» ne l'empêche pas qu'il faut avant tout penser la communauté dans *notre hic et nunc*. Au contraire. D'après Nancy, la communauté est le thème de tous les thèmes de la philosophie — un thème pourtant un peu ignoré ou dédaigné par la philosophie contemporaine, préoccupée comme elle est ou comme elle a été

par le thème d'un sujet fini ou de la finitude d'un sujet, d'un Dasein.²² Mais même si l'affaire de notre siècle philosophique est l'affaire de la finitude, on ne peut pas oublier qu'il s'agit avant tout de *notre* finitude. Le terme «notre» renvoie à un être-social, un *Mitsein*. Pour Nancy, la finitude est de même, voire avant tout, une question politique. Il y a là, dans la pensée politique de notre communauté, encore un travail à faire. Il y a là une oeuvre à défaire: il faut désœuvrer la communauté, la communauté supposée étant une oeuvre à réaliser. Il faut déconstruire la clôture de (l'horizon métaphysique de nos pensées sur) la communauté, si on veut éviter «une visée de la communauté des êtres produisant par essence leur propre essence comme leur oeuvre, et qui plus est produisant précisément cette essence *comme communauté*»²³.

On pourrait pourtant se demander si la question de Nancy n'est pas vieillie. Notre monde n'est-il pas plus que jamais ouvert? La réponse de Nancy serait très claire: ce n'est que devant la disparition de tout fondement onto-théo-logique que la question de la communauté puisse vraiment être posée: se mettre en quête de ce que *nous* sommes, sans qu'un Dieu ou un chef doive s'en occuper. Ce n'est qu'au moment où une incarnation politique de *notre* être-commun est évaporée, que la question de notre être-avec s'élève. La question n'est pas dépassée, elle est encore à venir. Et malgré le fait que le communisme est derrière nous, il reste une problématique communautaire qui ne se résout pas avec la fin du «communisme réel».

Et on ne peut pas facilement le refouler: il y a encore le théâtre bien réel et mondial des conflits sanglants entre les identités: les nationalismes monstrueux et effrayants. En outre, la clôture métaphysique d'où on pense la communauté ou la socialité, est si obstinée qu'elle a survécu à une fin prétendue. L'attitude confortable et la jouissance intellectuelle d'un anti-communisme ne fait par conséquent pas volatiliser nos problèmes communautaires (qu'ils soient philosophiques ou politiques).

Selon Nancy, peut-être notre compréhension contemporaine de la communauté est-elle encore tributaire de cette «métaphysique de l'absolu» ou cette «métaphysique du Sujet». Il y a donc un travail à faire, soit un travail «sans emploi». Partant de l'horizon bataillien, il rassemble la terreur de l'être-social dans *notre* vingtième siècle sous le concept de «l'immanentisme», terme remplaçant ici le totalitarisme. L'immanentisme est le concept de Nancy pour indiquer que «penser la communauté» exige de la pensée davantage que dire qu'il y a le totalitarisme, accompagné d'un «plus jamais ça». Ce qui doit être pensé, c'est *l'immanence* (ou la présence) d'une communauté: «Or c'est bien l'immanence de l'homme à *l'homme*, absolument, considéré comme l'être immanent par excellence, qui constitue la pierre d'achoppement d'une pensée de la communauté. Une communauté présupposée comme devant être celle *des hommes* présuppose qu'elle effectue ou qu'elle doit effectuer, comme telle, intégralement sa propre essence, qui est elle-même l'accomplissement de

l'essence de l'homme.[...] C'est ce que nous avons appelé le "totalitarisme", et qui serait peut-être mieux nommé l'"immanentisme"²⁴.

Il reste donc un immense travail à faire: déconstruire les énoncés métaphysiques de la communauté, repenser la communauté, et même refaire une langue («la langue se prête mal à exhiber l'"avec" en tant que tel» et «il nous faut refaire une langue à partir de traits infra-sémantiques, infra-syntaxiques, infra-conceptuels»).²⁵ Tout est vraiment à *venir*.

...sans emploi... ?

Qu'est-ce que l'immanentisme? Le double sens du terme «l'immanence» constitue la clef d'interprétation. Cela est notre hypothèse de recherche: si nous voulons comprendre le point de vue selon lequel Nancy essaie d'examiner la communauté, si nous voulons éclaircir l'horizon métaphysique par rapport à la problématique de la communauté, c'est inévitable d'avoir une bonne compréhension de «l'immanence». L'équivoque de ce concept nous fournit l'accès à des notions comme la «négativité sans emploi» ou le «désœuvrement», des notions évidemment bien capitales dans ce contexte.

Ce que Nancy vise à entreprendre est en premier lieu de penser la problématique métaphysique derrière la question de la communauté. En tant que philosophe, il pense la communauté donc d'une manière philosophico-théorique, ce qui n'est pas du tout synonyme d'une résidence dans la tour d'ivoire ou d'un discours psychotique. Son intérêt est d'abord: comment la philosophie pense-t-elle ou a-t-elle pensé la communauté? L'affaire de Nancy est une réflexion philosophique sur le «logos». Une réflexion sur *le* politique et surtout sur la pensée du politique. Et cette affaire, ici pointée comme penser *la finitude de la communauté*, est encore à faire. Et surtout, elle est *notre* affaire, si nous le voulons ou pas.

Nancy veut «échapper à la dialectique», à une certaine clôture, à une certaine autarcie absolue, à l'immanence. L'immanence est le plus couramment opposée à la transcendance: l'opposition classique du temps où un certain Dieu était l'instance transcendante et où nous, les mortels, nous nous trouvions dans l'immanente vallée de larmes. À la suite de *notre* modernité pourtant, ni le Dieu ni sa transcendance ne sont plus (ou la transcendance est «vide» comme la pensée contemporaine le dit souvent). Mais il y a notamment ce deuxième sens de l'immanence qu'on peut déterminer comme «une opérativité, un ouvrage ou une activité permanente». Et ce n'est qu'à partir de cela qu'on peut vraiment éclaircir l'horizon métaphysique derrière «l'immanentisme suicidaire». Cela nous fait revenir à la «négativité sans emploi» et donc à Bataille et Hegel.

La «question hégélienne» de Bataille à Hegel avait montré que même seulement l'existence singulière de Bataille était suffisante à court-circuiter le

renversement de la négativité en positivité universelle. La négativité en tant que telle tient ouverte le système hégélien. Elle résiste au monde universel et transparent. Ce qui a réalisé la positivité universelle consciente de soi-même, résistait à et *aréalisait* en même temps cette positivité. Raison pourquoi Hegel lui-même — comme existence singulière — défait son système.

Parce que Nancy l'immanentisme constitue la pierre d'achoppement pour penser la communauté, il accentue si fortement la question hégélienne de Bataille. Il veut résister à une fusion totale, à un être-commun immanent où aucune altérité ne disloque la présence à soi-même. Nancy veut penser l'instance qui établit l'immanence et qui l'aréalise en même temps. Et c'est ce qu'a montré Bataille avec la «négativité sans emploi». Cette négativité a effectué et en même temps aréalisé la positivité universelle. Si Nancy aspire à défaire l'autarcie de l'immanence absolue (ce qu'il détermine parfois comme «la métaphysique communuelle» ou «la métaphysique de l'absolu» ou «la métaphysique de Sujet»; résumé: *ce qui existe de soi-même*), c'est en premier lieu cet horizon hégélien qu'il vise. Pas simplement Hegel comme «penseur totalitaire», mais la clôture finale où s'accomplit son «système», sans qu'il y ait quelque chose qui déconstruit la présence ou qui résiste au système finalement autarcique. Il doit rester quelque chose «sans emploi» dans l'immanence, dans le «faire oeuvre de la communauté» comme l'ouvrage ou l'opérativité permanents.

Si la visée de Nancy concerne l'immanence de la communauté, bien sûr il ne veut pas du tout restaurer une transcendance religieuse, de quelle manière qu'elle soit formulée: le Cosme, le Sacré, ou simplement l'Absence. Il s'agit plutôt de ce qu'il énonce dans «Le sens du monde» comme une *transimmanence*: une résistance *dans* l'immanence à l'immanence.²⁶ Autrement dit: un désœuvrement de la clôture absolue et suicidaire de l'immanence.

D'où le besoin d'une résistance? Parce que l'immanence est synonyme de la totalité, de l'absolu ou de la clôture de la présence. La communauté atteignant l'immanence ne peut que -une fois «réalisée» — devenir une communauté suicidaire: «L'immanence, la fusion communuelle n'enferme pas une autre logique que celle du suicide de la communauté qui se règle sur elle. Aussi bien la logique de l'Allemagne nazie ne fut-elle pas seulement celle de l'extermination de l'autre, du sous-homme extérieur à la communion du sang et du sol, mais aussi, virtuellement, la logique du sacrifice de tous ceux qui, dans la communauté «aryenne», ne satisfaisaient pas aux critères de la *pure* immanence, si bien que — de tels critères étant bien évidemment impossibles à arrêter — une extrapolation plausible du processus aurait pu être représentée par le suicide de la nation allemande elle-même: du reste, il ne serait pas faux de dire que cela a réellement eu lieu, à certains égards de la réalité spirituelle de cette nation»²⁷.

La *vérité* de l'immanence et donc de l'immanentisme est une *vérité mortelle*. Dans l'autarcie infinie de l'immanence absolue on ne peut qu'être englouti dans la communion ou la fusion communautaire, se sacrifiant soi-même. Ce n'est que la *vérité* (de «l'impossible» tentative²⁸) d'effectuer la communauté comme une totalité ou une communauté immanente. En termes derridiens: la communauté *présente* à elle-même et à ses membres et les membres à eux-mêmes, est une tentative totalitaire et suicidaire. Selon Nancy, la communion immanente est une communauté mortelle: «Le suicide ou la mort commune des amants est une des figures mythico-littéraires de cette logique de la communion dans l'immanence. On ne sait, devant cette figure, qui de la communion ou de l'amour sert de modèle, dans la mort, à l'autre. En réalité, la mort accomplit avec l'immanence des deux instances: l'amour passionnel conçu à partir de la communion chrétienne, et la communauté pensée sur le principe de l'amour»²⁹.

Ce que Nancy par contre essaie de penser est ce qu'on peut appeler la *finitude* de la communauté. Il fait cela d'une manière qui défait l'immanence, étant conscient de toutes les nostalgies culturelles ou philosophiques de la «communion intime». Il faut prendre au sérieux cette conscience rétrospective, car: «Jusqu'à nous, l'histoire aura été pensée sur fond de communauté perdue — et à retrouver ou à reconstituer. La communauté perdue, ou rompue, peut être exemplifiée de toutes sortes de manières, dans toutes sortes de paradigmes: famille naturelle, cité athénienne, république romaine, première communauté chrétienne, corporations, communes ou fraternités — toujours, il est question d'un âge perdu où la communauté se tissait de liens étroits, harmonieux et infrangibles, et se donnait surtout à elle-même, dans ses institutions, dans ses rites et dans ses symboles, la représentation, voire l'offrande vivante de sa propre unité, de son intimité et de son autonomie immanentes»³⁰. La thèse de Nancy, c'est que justement parce que cette conscience rétrospective se montre comme l'immanentisme, qu'il faut se méfier de cette conscience malheureuse. Voilà pourquoi il s'adresse à la métaphysique. Car réfléchissant sur l'horizon métaphysique qui constitue notre compréhension de la communauté («dégager l'horizon *en arrière* de nous»), Nancy a constaté une certaine «conscience malheureuse» dans cette compréhension.³¹ Pour qu'il soit capable de dégager cet horizon, la «fin» de la métaphysique classique est son point de départ: Hegel, auquel il se réfère par la pensée de Bataille. On l'a vu.

L'objectif de Nancy, comme on a dit plusieurs fois, est «échapper à la dialectique». Si on regarde le schéma d'un retour à une communion intime, il est clair finalement que sa visée est l'horizon hégélien: la communauté ou l'intimité originaires ont été perdues mais à la fin elles peuvent être reconstituées complètement. Chaque fois qu'on parle d'une crise de notre culture implosée, de notre socialité fragmentée, de nos valeurs perdues, etc.,

on peut constater qu'en-dessous de cette plainte se trouve le schéma hégélien par excellence et donc dialectique. Un schéma dialectique parce que — contrairement à ce que quelques «communautariens» contemporains comme Alasdair MacInyre ou Michael Sandel prétendent, notamment que quelque chose serait perdue — dans cette conception de l'histoire rien n'est vraiment perdu en route d'aliénation. On a besoin de ce schéma, sinon un retour de quoi que ce soit était exclu (ce qui est arrivé est perdu). Ce n'est qu'à partir de ce schéma dialectique de l'histoire où tout est *conservé* qu'on peut chaque fois espérer un «lent processus silencieux du Retour immaculé»³². C'est ceci que Bataille — ici le compagnon de route de Nancy pour dégager cet horizon — avait bien compris quand il remarquait que si rien n'est vraiment perdu dans la conception hégélienne de l'histoire, alors la négativité en tant que telle non plus. Si on veut penser la communauté au-delà de ce schéma dialectique, il faut d'abord «être quitte» avec cette conception dialectique de l'histoire et par conséquent de la communauté.³³ De là aussi la nécessité de penser une communauté «*sans emploi*».

...ou partagée...?

Mais afin de penser une communauté non-immanente, Nancy prétend aller au-delà de Bataille. «Sans doute Bataille a-t-il été le plus loin dans l'expérience cruciale du destin moderne de la communauté. Dans l'intérêt, malgré tout encore trop mince (quand il ne fut pas frivole) qu'on a porté à sa pensée, on n'a pas encore assez remarqué à quel point elle était issue d'une exigence et d'une inquiétude au sujet du politique et que commandait la pensée de la communauté»³⁴. Selon Nancy, Bataille a thématiqué la communauté d'une manière moderne: «ni oeuvre à produire, ni communion perdue, mais l'espace même, et l'espace de l'expérience du dehors, du hors-de-soi»³⁵. Et c'est à partir de cet espace que Nancy veut aller plus loin: «Ce qui, de toute manière ne se laisse pas commenter chez Bataille, c'est ce qui excéda sa pensée et qui excède la nôtre — et qui pour cela nous oblige: le partage de la communauté, la vérité mortelle que nous partageons et qui nous partage»³⁶. Pour penser sa «communauté sans emploi» (expression que Nancy lui-même n'a jamais employée «parce que cela fait jeu de mots pénible avec le chômage»), Nancy n'en appelle donc pas seulement à Bataille (ou implicitement à Derrida) mais aussi à Heidegger. Le dernier étant pourtant la référence exemplaire dans le cadre d'un glissement de la communauté à l'immanence suicidaire.³⁷

Néanmoins, Nancy trouve jusque chez Heidegger la possibilité de réfléchir profondément sur un «*Mitsein* fini» et sur la possibilité d'aller au-delà du refus bataillien à penser le *partage* de la communauté, pas comprise comme un être-commun immanent mais comme un être-en-commun. C'est précisément le

fait de l'être-*en-commun* qui résistera à l'immanence. La communauté n'est pas une propriété commune, elle est *en commun*: «Le *en* (le *avec*, le *cum* latin de la «communauté») ne désigne aucun mode de la relation, si la relation doit être posée entre deux termes déjà fournis, entre deux existences données. Il désignerait plutôt un être *en tant que* relation, identique à l'existence même»³⁸. Autrement dit: la facticité ontologique que nous sommes au pluriel est toujours déjà un com-paraître ou un paraître à plusieurs. Notre être-au-monde est inséparable d'un «cum», d'un «avec», d'un «en-commun». Nous sommes toujours «à», dans une manière ex-posée, ex-tative. Le «à» constitue notre être. C'est un «co-existential».

Toutefois, jamais Nancy a-t-il formulé une critique au sens classique contre Bataille. Il essaie au contraire, avec Bataille, de «parcourir une limite». Un parcours qu'il se réfère aussi à Heidegger pour expliquer ce qu'il a nommé «partage». Le partage est un concept qui agrandit encore le degré d'abstraction de sa pensée de la communauté, une pensée déjà si abstraite.³⁹ La réflexion lucide de Nancy sur la communauté aboutit au plan ontologique. C'est très probablement pourquoi il se réfère à Heidegger.⁴⁰

Exactement là où Bataille a assigné un sujet «extatique», Nancy situe «la communauté» ou «le partage». Ce «détournement» nous montre très clairement le raisonnement communautaire de Nancy. Des concepts comme «l'individu» ou «le sujet» sont pour lui encore des entités trop métaphysiques, trop closes. Pour Nancy, Bataille parle encore trop d'une déchirure d'un sujet jadis pas déchiré. Chez Bataille, le «je» est antérieur à la déchirure. Nancy lui-même par contre parle «d'une singularité» exposée: «Ce qui se trouve ainsi déchiré, ce n'est pas l'être singulier [...] Mais c'est le tissu communiel, c'est l'immanence qui est déchirée [...] Il n'y a pas, à proprement parler, de déchirure de l'être singulier: il n'y a pas une entaille vive par où le dedans se perdrait dans le dehors, ce qui suppose un «dedans» préalable, une intériorité. [...] Encore une fois: ni l'être, ni la communauté se sont déchirées, mais l'être de la communauté *est* l'exposition de singularités»⁴¹. Des singularités qui n'existent qu'à condition qu'elles soient exposées aux autres singularités: le fait que nous *sommes* partagés *est* notre communauté. Un être singulier n'est pas une entité close mais se trouve toujours déjà en rapport avec les autres êtres singuliers. La singularité n'est pas une identité ou un individu atomaire, ni une particularité, ni un sujet. Elle n'est qu'exposée aux autres. C'est la facticité «ontologique» que Nancy détermine comme le partage: «L'existence n'est qu'à être partagée. Mais ce partage [...] ne distribue pas une substance ni un sens commun. Il ne partage que l'exposition de l'être, la déclinaison du soi, le tremblement sans visage de l'identité exposée: il *nous* partage»⁴².

Comment donc penser la suspension de l'immanence de la communauté (suicidaire)? Ou bien: comment ne pas penser la communauté comme un être-

commun substantiel? Il faut penser l'aréalisation de l'immanentisme par une «communauté sans emploi» et non par une communauté où les membres se constituent avant tout comme des points atomaires et immanents, comme des «sujets» substantiels et autarciques qui ne vont qu'en deuxième lieu à la communauté. C'est ce que Nancy nomme tantôt «humanisme», tantôt «personnalisme», tantôt «atomisme». Il faut non plus penser la communauté par un être-commun substantiel (ethnique, identitaire, racial, national, etc), mais bien en revanche par une communauté où les membres sont *partagés* par le «en» d'un être-*en*-commun. Le «en» ou le fait ontologique de notre partage dans le monde qui nous diffère mais qui nous rassemble dans cette différenciation. Si on veut résister à la séduction de l'immanentisme, la place de la négativité sans emploi doit se situer dans une structure extatique du Dasein pluriel et donc *Mitsein*. Je ne participe pas à la communauté qu'au-delà d'une position atomaire. Ma participation à la communauté doit être pensée selon cet «être-abandonné». C'est un mouvement dans lequel la (ma) négativité est sans emploi.⁴³

Expliquons ces deux raisonnements. Ce soi-disant *partage* des singularités qui est «antérieur», est un concept pour énoncer le fait que le singulier humain est toujours un singulier *pluriel*. C'est ça la communauté: se trouver toujours déjà dans un «rapport à», dans une relationalité: «La communauté signifie, par conséquent, qu'il n'y a pas d'être singulier sans un autre être singulier, et qu'il y a donc ce que, dans un lexique mal approprié, une «socialité» originaire ou ontologique, qui déborde largement dans son principe le seul motif d'un être-social de l'homme (le *zoon politikon* est second par rapport à cette communauté). [...] si l'être social est toujours posé comme un prédicat de l'homme, la communauté désignerait au contraire cela à partir de quoi seulement quelque chose comme «l'homme» pourrait être pensé»⁴⁴.

C'est dans ce que Nancy décrit comme «l'être-en-commun» que nous nous trouvons toujours déjà partagés et c'est précisément cette «en» — ontologique, si on veut — qui résiste à un être-commun fusionnel. Le «en» peut aussi être nommé le «désœuvrement» d'une communauté substantielle.⁴⁵ L'être-en-commun n'est pas du tout une structure ou une substance au-dessus des singularités. Le fait que nous nous trouvons partagés ou espacés n'est jamais à récupérer dans une substance ou une communauté immanente. Il ne s'agit pas d'une propriété commune, quoi qu'elle soit. Le partage ou l'être-en-commun défait cette immanence parce que «l'en» en tant que tel se retire. Il partage mais comme partage il se retire dans ce partage (cf. la différence ontico-ontologique de Heidegger). Il «réalise» une rupture dans l'immanence de l'être-commun: «Par là, c'est l'être «lui-même» qui en vient à se définir comme rapport, comme non-absoluité, et si on veut — c'est en tout cas ce que j'essaie de dire — *comme communauté*»⁴⁶.

Le Dasein est toujours déjà un *Mitsein*, le singulier est toujours déjà pluriel, nous ne *sommes* que partagés. Là, Nancy a peut-être trouvé «l'échappement» qu'il cherchait pour dégager l'horizon métaphysique, pour que la pensée de la communauté ne se laisse pas séduire à l'immanence et donc à l'ouvrage dialectique. De là, à partir de cette évidence encore plus évidente que l'évidence cartésienne de l'existence, Nancy essaie de reformuler ou de retracer les notions philosophiques du politique.⁴⁷ Ni l'individu, ni la communauté comme une structure au-dessus des individus, ne sont «primaires». C'est la relationalité comme structure différentielle qui toujours se diffère de soi-même par ses articulations singulières plurielles, qui est «primaire». La communauté est «simplement» notre existence, notre «singulier pluriel»: *ego sum expositus*.

... ou désœuvrée?

Mais en ce qui concerne la pensée de la communauté, nous sommes maintenant encore captivés par la métaphysique. Il reste une oeuvre à (dé)faire. Il nous faut — et c'est là le plaidoyer de Nancy — une déconstruction, un «rendre sans emploi» mais aussi un *désœuvrement* de cette logique, la logique métaphysique de l'immanentisme. C'est la logique d'une humanité qui prétend fonder sa propre communauté. La communauté renfermée comme une oeuvre, comme un ouvrage à fabriquer et à achever, et par lequel on reste captivé dans l'immanence de sa propre existence. C'est ce tracé de pensée que Nancy a marqué comme totalitaire: l'intention de maîtriser la communauté comme une unité transparente et la conception de la communauté comme une oeuvre à achever. Comme quelque chose d'immanent qui n'existe que de soi-même, qu'on peut accomplir et clôturer et à quoi rien n'échappe, à quoi rien ne reste transcendant. Un être-commun qui se développe comme une communion ou une fusion, comme l'engloutissement dans le devenir un avec l'oeuvre. L'oeuvre qui n'est rien d'autre que l'extériorisation de la pensée d'un sujet atomaire, présent à lui-même et à sa pensée. Un sujet considérant le monde comme un ouvrage, comme sa propre oeuvre, sans que rien dans cette oeuvre diffère de sa présence à soi-même, de son immanence.

Ce qu'on nomme le plus couramment «totalitarisme» peut aussi être caractérisé par la mise en oeuvre d'un être-commun: une identité, un destin, une essence, une nationalité. C'est l'immanentisme donc: l'auto-production d'une identité propre, préconçue comme l'oeuvre à faire ou à réaliser. Cette réalisation se passe parfois par une logique suicidaire. C'est avant tout l'option (infinie) que l'oeuvre *peut* être achevée ou accomplie, qu'elle est à achever ou sans qu'il y ait quelque chose qui pourrait déranger cet achèvement, qui est suicidaire. En termes batailliens, c'est un processus sans

qu'il y ait une «négativité» qui résisterait à cette «positivité universelle». En termes blanchotiens, sans qu'il y ait quelque chose qui désœuvrerait l'immanence.

Mais si nous sommes — avant toute oeuvre, avant toute production — *toujours déjà* exposés aux autres, si nous nous trouvons toujours déjà en rapport avec les autres, si notre existence est la condition (quasi-) transcendentale d'être-en-commun, c'est que la communauté n'est par conséquent plus une oeuvre à faire. La communauté comme oeuvre suppose qu'il y aurait un être commun qui soit objectivable ou productible. Pourtant, la communauté, on ne la produit pas. L'expérience de la communauté a lieu «en deçà ou au-delà de l'oeuvre, cela qui se retire de l'oeuvre, cela qui n'a plus à faire ni avec la production, ni avec l'achèvement, mais qui rencontre l'interruption, la fragmentation, le suspens. La communauté est faite de l'interruption des singularités, ou du suspens que *sont* les êtres singuliers. Elle n'est pas leur oeuvre, et elle ne les a pas comme ses oeuvres, pas plus que la communication n'est une oeuvre, ni même une opération des êtres singuliers: car elle est simplement leur être — leur être suspendu sur sa limite»⁴⁸. Et c'est ce retraitement, ce suspens, que Nancy a pensé avec les deux notions «négativité sans emploi» et «désœuvrement». Et c'est parce qu'il y a une interruption, parce que la présence et l'immanence ont été défaites par l'instance qui les a d'abord rendues possibles ou construites, parce qu'il y a cette logique double bande qui défait l'économie de la communauté, qu'on peut affirmer que finalement l'immanence se déconstruit elle-même.

La pensée de la communauté est une affaire de la finitude et une affaire à faire, notre affaire. Et si on veut reprendre l'épigraphe de Bernard Baas, on doit d'abord changer les mots en italique: «*Notre* siècle philosophique a fait de la finitude l'affaire de la pensée. Certes, les prédécesseurs ne l'ont pas ignorée. Mais c'est *notre* siècle qui en a fait son affaire, c'est-à-dire non seulement l'objet insigne de la pensée, mais bien ce qui oblige la pensée. En tant que parlants ou pensants (*nous* savons maintenant que c'est le même), la finitude *nous* oblige. Elle est *notre* devoir. Peut-être est-elle le seul impératif qui *nous* reste».

La pensée de la communauté, à peine commencée?

Notes

- 1 L'auteur est Aspirant du Fonds de la Recherche Scientifique — Flandres (Belgique) et est allié au Département de la Philosophie à l'Université de Gand. Il prépare une thèse de doctorat sur la question politique dans «l'oeuvre» de Jean-Luc Nancy.
- 2 In NANCY J.L. (1990), *La communauté désœuvrée*, Christian Bourgois éditeur, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, p.22 note 2. Ce texte a été publié pour la première fois en 1983.
- 3 NANCY J.L. (1993), *Le sens du monde*, Galilée, Paris, 179.
- 4 Voir surtout NANCY J.L. (1993), *Le sens du monde*, Galilée, Paris; NANCY J.L. (1996), *Être singulier pluriel*, Galilée, Paris; NANCY J.L. et BAILLY J.C. (1991), *La comparaison (politique à venir)*. Bourgois, Paris; NANCY J.L. et LACOUÉ-LABARTHE P. (1991), *Le mythe nazi*, L'Aube, La tour D'Aigues, NANCY J.L. (1990), *Une pensée finie*, Galilée, Paris.
- 5 NANCY J.L. (1990):78-79.
- 6 Il n'y a pas de traduction en néerlandais (j'ai fait pour moi-même une traduction fragmentaire et provisoire), en opposition à l'anglais. Voir NANCY J.L. (1991), *The inoperative community*. University of Minnesota Press, Minneapolis.
- 7 Cette corrélation est essentielle (et une des raisons pourquoi je préfère en néerlandais le mot «ontwrichting») puisque «désœuvrement» implique une certaine praxis, soit une praxis non-productive, et donc un activum. Il faut disloquer ou désœuvrer quelque chose.
- 8 Il faut une praxis. Voir la préface de Nancy dans la traduction anglaise, NANCY J.L. (1991), *The inoperative community*. University of Minnesota Press, Minneapolis, p.xxxix.
- 9 Comme le suggère François Warin, les deux concepts seraient identiques: «Pour Bataille [...] la communauté souveraine ne pouvait avoir de finalité hors d'elle-même, sa négativité devait être "sans emploi", sa finalité se confondait avec son existence: la communauté, selon l'expression que J.-L. Nancy reprend à Blanchot, ne pouvait être que "désœuvrée"». WARIN F. (1994), *Nietzsche et Bataille. La parodie à l'infini*, PUF, Paris, p.253.
- 10 In NANCY J.L. (1986), *L'oubli de la philosophie*, Galilée, Paris, p.98-99.
- 11 Pourtant je n'ai pas l'intention (ni la compétence) dans cet article de contribuer au débat: Hegel est-il un penseur totalitaire ou non?
- 12 Beaucoup plus tard que *La communauté*: NANCY J.L. (1997), *Hegel. L'inquiétude du négatif*, Hachette, Paris, p.14. Dans ce livre Nancy a ouvert une autre lecture de Hegel.
- 13 «L'immanentisme» n'est pas compris dans son sens classique: la doctrine selon laquelle la présence du divin est ressenti par l'homme, mais ne peut faire l'objet d'aucune connaissance claire.

- 14 NANCY J.L.(1997): 14.
- 15 Je me réfère ici à la traduction néerlandaise annotée par Marc De Kesel. In: DE KESEL M. (1994), *De sphinx van de sociologie. Georges Bataille. Een politieke filosofie van het geweld*, p. 182-183.
- 16 HOLLIER D. (1995), *Le collège de sociologie 1937-1939*, Nouvelle édition, folio essais, Gallimard, Paris, p.75-76.
- 17 Une partie de cette lettre est publiée comme appendice au texte *Le coupable*. Ici nous suivons surtout la version rédigée par Dennis Hollier.
- 18 HOLLIER D. (1995): 76.
- 19 Voir surtout NANCY J.L. (1996), *Être singulier pluriel*, Galilée, Paris. Dans ce texte Nancy développe sa thèse de la priorité de la question de la communauté sur la question de l'être. De ce point de vue, il n'est pas étonnant de lire qu'il faut selon Nancy «réécrire *Sein und Zeit*». Nancy radicalise le concept *Mitsein* et de là la pensée heideggerienne tout court: «Ce que Heidegger a nommé le *Mitsein* et même le *Mit-da-sein*, n'est pas encore pensé chez lui avec la radicalité ni avec la détermination qui conviendraient. [...] En un allemand baroque, je dirais qu'il s'agit du "seindamit"», ou de l'"avec" comme modalité propre, exclusive et originaire de l'être-là ou de l'être-le-là.» NANCY J.L.(1990): 203.
- 20 Cet horizon explique peut-être pourquoi Nancy s'envenime sur le «Hégélien» Bataille (ou inversement: pourquoi il «pense» Bataille quand il parle de Hegel). Nancy veut *matérialiser ou rendre fini* l'idéalisme (infini) hégélien et de là penser la finitude de la communauté, ou mieux, la finitude comme communauté. L'idéalisme hégélien peut-on ici comprendre comme la présupposition «que l'être est le lieu du sens, et d'un sens présentable dans l'identité idéale d'une signification auto-constituante: par exemple privilégié, la communauté, le sens commun de l'être commun». In: NANCY J.L. (1990): 218. Nancy a élaboré cette problématique dans «son pamphlet protreptique» «L'oubli de la philosophie». Voir: NANCY J.L. (1986), *L'oubli de la philosophie*, Galilée, Paris.
- 21 NANCY J.L.(1986): 16-17.
- 22 Je me réfère aussi au débat dans un autre contexte, débat plutôt anglosaxon, autour du communautarisme — un terme général qui se trouve le plus souvent en rapport avec des noms propres comme MacIntyre, Sandel, Taylor, etc. Peut-être même cet appel contemporain à la communauté à elle seule, serait suffisant pour que la communauté mérite — comme thème philosophique — plus d'attention. À part le fait qu'elle partage le thème, la pensée de Nancy n'a rien à faire avec ce communautarisme. Au contraire, ce mouvement s'intègre dans ce que Nancy appelle la nostalgie philosophique ou éthique vers une «intimité communautaire»: «jusqu'à nous, l'histoire aura été pensée sur fond de communauté perdue — et à retrouver ou à reconstituer». NANCY

- J.L.(1990): 29. Pourtant, la position de Nancy n'est pas du tout le simple contraire de toute communautarisme (la position du «libéralisme» dans le débat nommé). On verra que l'immanentisme est la problématique qui rassemble les deux positions. Le communautarisme part le plus souvent d'une communauté substantielle et autarcique, le libéralisme d'un individu autarcique et atomaire. Son horizon de départ fait donc que Nancy occupe une place tellement singulière dans les débats contemporains — qu'ils soient philosophiques ou éthiques — sur la communauté. Raison pourquoi ce texte ou l'oeuvre de Nancy mérite plus d'attention.
- 23 NANCY J.L.(1990): 14.
- 24 NANCY J.L.(1990): 15-16.
- 25 NANCY J.L. (1996), *Être singulier pluriel*, Galilée, Paris, p.14 et BAILLY J.C. et NANCY J.L. (1991), *La comparution. Politique à venir*, Bourgois, Paris, p.55 note 2.
- 26 Voir: NANCY J.L. (1993), *Le sens du monde*, Galilée, Paris, p.91: «Dès que l'apparence d'un dehors du monde est dissipée, le hors-lieu du sens s'ouvre *dans* le monde — pour autant qu'il y ait encore du sens à parler d'un "dedans" —, il appartient à sa structure, il y creuse ce qu'il faudra savoir nommer mieux que la "transcendance" de son "immanence" — sa *transimmanence*, ou plus simplement et plus fortement, son existence et son exposition».
- 27 NANCY J.L.(1990):36
- 28 On peut aussi pointer cette impossibilité et son caractère suicidaire selon ce que j'appelle la «logique du dernier effort»: voir bien sûr *Le boudoir de Sade* («...encore un effort si vous...») et aussi Maurice Blanchot qui a comparé dans son *La littérature et le droit à la mort* la terreur de la littérature avec la Terreur du Guillotine. Et ainsi on est encore une fois dans une problématique hégélienne: la négation de la négation. Dans la Terreur: la négation qui n'arrivait pas à sa mort (à la négation d'elle même) et de là restait (infiniment) debout son caractère négatif. Ne pas se renversant en sa positivité, elle était livrée à l'exigence d'un «infini dernier effort»: «alors camarades prolétaires, encore un dernier effort si vous voulez être des communistes libres». Voir *La littérature et le droit à la mort*, in BLANCHOT M. (1949), *La part du feu*, Gallimard, Paris, 291-331.
- 29 NANCY J.L.(1990): 36.
- 30 NANCY J.L.(1990): 29-30. Bien sûr on peut reconnaître dans ce raisonnement de Nancy la transcription au niveau communautaire d'un schéma derridien: (1) la nostalgie d'une communauté perdue comme conséquence d'une aspiration métaphysique à la présence à soi-même (2) le privilège de la communauté — comme communion immédiate — à «l'état aliénant» (3) la négation du fait que chaque communauté est — comme un sujet aussi — toujours déjà «livrée» à se représenter et donc à se différer

de soi-même.

- 31 Ce serait fautif de supposer que selon Nancy la nostalgie fait la condition suffisante et nécessaire pour qu'on puisse pointer un système comme politiquement totalitaire. Premièrement: quand Nancy parle d'un immanentisme, il vise et le niveau du sujet individuel et le niveau d'un vivre ensemble. Deuxièmement: à mon avis Nancy n'explique pas le totalitarisme. Il n'a pas une théorie sur cela, raison pourquoi on doit se méfier de ne pas suraccentuer la nostalgie. Nancy s'efforce plutôt de dégager l'horizon métaphysique en dessous de cette nostalgie, pour qu'il puisse finalement reformuler ou repenser cet horizon. Voir le travail dans ses textes qui sont publiés plus tard, d'où il ne parle plus de cette nostalgie: «L'être singulier pluriel», «L'expérience de la liberté», etc. Mais on peut néanmoins affirmer avec Slavoi Zizek que la nostalgie n'est pas une condition suffisante si on veut comprendre le totalitarisme. Le désir communautaire n'est pas totalitaire à soi! Voir: ZIZEK S. (September/October 1997), "Multiculturalism, Or, the Cultural Logic of Multinational Capitalism", *New left Review*, 225, 28-51.
- 32 Voir NANCY J.L.(1986): 17, où Nancy a élaboré la *stérilité* d'un «retour».
- 33 Voir «L'histoire finie» in: NANCY J.L. (1990).
- 34 NANCY J.L.(1990):44. Nancy mentionne Denis Hollier comme exception dans le «pas encore assez remarqué».
- 35 NANCY J.L.(1990):50.
- 36 NANCY J.L.(1990):67.
- 37 Que cette référence est pourtant trop simple montre Dominique Janicaud dans *L'ombre de cette pensée*. Janicaud résume dans quelques mots l'attitude *ad hominem* de la pensée contemporaine à l'égard de Heidegger: «Il est devenu évident que l'homme Heidegger (mais est-ce qui nous intéresse vraiment?) n'est plus que laborieusement et très difficilement défendable». In: JANICAUD D. (1990), *L'ombre de cette pensée: Heidegger et la question politique*, Jérôme Millon, Grenoble, p.29. Ça ne veut pas dire que l'homme Heidegger est séparable du philosophe Heidegger, au contraire. L'erreur de Heidegger se noue dans sa pensée, et surtout certains traits de sa pensée (ce que Janicaud décrit comme «historialisme destinal»).
- 38 NANCY J.L.(1990): 224-225.
- 39 On dit toujours «sa pensée de la communauté» parce que jamais Nancy n'a développé une *théorie* (au sens classique) sur la communauté. Nancy ne fait que réfléchir sur la communauté, mais d'une manière tellement fragmentaire ou même programmatique.
- 40 Il fait cela surtout — beaucoup plus tard — dans son texte «l'être singulier pluriel»: NANCY J.L. (1996), *Être singulier pluriel*, Galilée, Paris. Bien sûr

aussi dans *L'expérience de la liberté* mais pour moi ce texte est tout autant bataillien que heideggerien. Voir: NANCY J.L.(1988), *L'expérience de la liberté*, Galilée, Paris. Il a aussi déjà écrit sur Heidegger et l'herméneutique en 1982: *Le partage des voix*, Galilée, Paris.

- 41 NANCY J.L.(1990): 75-76
- 42 NANCY J.L.(1990):208-209.
- 43 Nancy se sait ici l'élève de Jacques Derrida. Dans ce passage il se sert d'une «logique double bande», la logique d'un certain événement déconstructif. Une logique évidemment derridien, comme on peut lire dans par exemple «Foi et Savoir» (In: DERRIDA J. et VATTIMO G. (1996), *La religion*, Seuil, Paris) et «La pharmacie de Platon» (In DERRIDA J. (1972), *La dissémination*, Seuil, Paris).
- 44 NANCY J.L.(1990):71.
- 45 BAILLY J.C. et NANCY J.L. (1991), p.55 note 2.
- 46 NANCY J.L.(1990):21-22.
- 47 Je me réfère évidemment au «projet asthmatique» du début des années 1980 (de 1980 à 1984): Centre de Recherches Philosophiques sur le Politique. Voir: NANCY J.L. e.a. (1983), *Retrait du politique* et NANCY J.L. e.a. (1981), *Rejouer le politique*. Je dis «projet asthmatique» parce que ce centre est «relevé» en 1984, parce que «nous y percevons le poids d'un consensus croissant dont nous pouvions dire qu'il portait "en fin de compte, sur *le politique* lui-même" désigné "comme le danger absolu ou comme l'impasse définitive de la pensée et de la praxis". Nous ajoutons: "La fin du marxisme, curieusement et pudiquement baptisée «fin des idéologies», s'est insidieusement transformée en fin de toute considération et de toute opération ayant en vue l'identité de la collectivité, sa destination, la nature et l'exercice de sa souveraineté. On a laissé s'accréditer, peu à peu, une attitude intellectuelle (car cela ne fait pas une pensée) qui privilégie l'éthique ou l'esthétique, voire le religieux (et parfois le social) sur le politique". À quoi deux conséquences nous paraissent attachées: la suspension de toute interrogation sur ce que nous appelions alors "l'essence du politique", et la suspension de toute nécessité, voire de toute légitimité de *choix* politiques effectifs). On voit que rien n'a changé de manière essentielle». In NANCY J.L.et BAILLY J.C. (1991), *La comparution(politique à venir)*, p. 91, n 27.
- 48 NANCY J.L.(1990):78-79. On a déjà cité une partie de ce fragment textuel dans l'introduction de notre texte. La «communication» est ici entendue au sens bataillien et donc liée à sa notion de dépense: on est exposé, abandonné, partagé, dans la communication.